

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

New-York, le 23 janvier 1878.

Monsieur le Rédacteur,

L'Exposition universelle de Paris inspire déjà aux économistes européens de brillantes réflexions sur le libre-échange. On accable les protectionnistes de preuves et de chiffres, on les somme d'ouvrir leurs ports et de supprimer les douanes :

“ Plus de frontières entre nous, s'écrient-ils, plus de tarifs protecteurs. Les peuples sont las de ces mesures fiscales dignes du despotisme. Une nouvelle ère va s'ouvrir, *plaudite vires* ; cette ère, c'est la confraternité du travail, c'est la prospérité universelle. Laissez faire, laissez passer le libre-échange !... “ bon ! ”

Heureusement pour l'Américain, ces phrases à grand effet le laissent généralement froid. Il préfère un langage plus simple, *unaffected*. Les libre-échangistes en seront pour leurs frais d'éloquence.

D'abord, de quoi s'agit-il ! — Les substantifs mirobolants ne prouvent rien — que reproche-t-on à l'Amérique du Nord ? (1) De mettre un droit trop élevé sur les produits venant d'Europe qui s'adressent à sa consommation. Voilà qui est vraiment fâcheux, mais ces mêmes produits, on en regorge ici... Nous avons plus un outillage magnifique, une force motrice hydraulique incomparable, du coton à profusion ; nos mines de charbon sont inépuisables et notre fer tellement abondant que nous pourrions en faire un pont à travers l'Atlantique jusqu'à Liverpool ! Malheureusement, nous avons aussi, malgré ces richesses, ou peut-être à cause d'elles, au moins un million d'hommes sans travail. Que diable veut-on que nous fassions du libre-échange, qui condamnerait un autre million de travailleurs à ne rien faire ?

Cependant, nous dira-t-on, nos céréales, nos denrées alimentaires de toutes sortes trouvent dans cette même Europe un débouché qui va s'élargissant chaque jour. Nous l'accordons et même nous espérons que cette exportation sera appelée à prendre un plus grand essor dans l'avenir. Mais parce que nous sommes le grenier d'abondance de l'Europe, nous faudra-t-il nous agenouiller devant-elle ?

Ily a plusieurs sortes d'importations : si celle de l'étranger n'enrichit pas notre pays, la nôtre peut bien certainement sauver nos frères de la famine. Quand nos vaisseaux chargés de grains quittent nos ports, ce n'est pas le vent qui les conduit... c'est la providence !

\* \*

Une merveille qui n'a rien de commun avec le libre-échange, c'est la double ligne de chemin de fer aérien (*elevated rail road*), dont New-York contemple avec stupeur la construction.

Depuis plusieurs années, une ligne ferrée, également *elevated*, est établie sur le côté ouest de la ville.

Ce transit rapide à vol d'abeille, bien que n'ayant qu'une voie, est encore aujourd'hui un sujet d'étonnement pour l'étranger.

Le prix de passage est de 10 cents, et quoique les cars à chevaux n'en demandent que 5cts pour le même parcours, le public donne la préférence à l'*Elevated*. La prudence est un mot qui n'est pas américain.

Cette idée de faire passer des milliers de voyageurs par-dessus la tête des autres, a donc de nouveau germé dans la cervelle d'un nommé Gilbert, et c'est son système à double voie qui fait pousser les hauts cris en ce moment aux habitants de la 6ème Avenue. Il faut avouer qu'ils n'ont pas tout à fait tort ; cette terrible invention détruit la perspective, masque le jour, et promet au voisinage des nuits sans sommeil.

Je ne parle pas de la 3ème Avenue ni de Bowery, qui ont en ce moment un encombrement inextricable de toutes sortes de matériaux. Là aussi passera une ligne à double voie à 20 pieds du sol.

Cependant, malgré le peu d'élégance de cette forêt de colonnes supportant un fouilli de traverses placées dans tous les sens, et de ces locomotives qui hurleront bientôt sur nos têtes, on ne peut s'empêcher d'approuver l'ensemble de ce système de locomotion.

L'on pourra aller de la Battery à la rivière d'Harlem — 10 milles environ — pour 3 cents. Le parcours se fera en vingt-cinq minutes.

En somme, cette nouvelle voie ferrée n'est qu'un pont prolongé, ayant, au lieu d'arches, des colonnes placées à 40 pieds les unes des autres : c'est simple et solide. La force de résistance de cette construction est de 9,000 livres par pouce carré, tandis que la pression qu'elle doit supporter ne dépassera pas 4,000 livres pour la même surface.

Quant à la sécurité des voyageurs, on prétend qu'elle ne laisse rien à désirer.

On m'a montré une pièce de bois d'un pied de haut qui est placée le long de chacun des rails, en dedans de la voie. Cette double poutrelle a le pouvoir d'empêcher tout déraillement.

Enfin, il ne se passera pas six mois que nous n'ayons vu ce nouveau chemin de fer à l'œuvre. Espérons qu'au jour de l'inauguration, la foule acclamera l'illustre Gilbert, et même lui votera une statue. Il n'en sera pas ainsi des employés des cars à chevaux ; on m'assure qu'ils ont l'intention de le lyncher.

Ce qui prouve qu'il n'y a que le louis d'or qui plaît à tout le monde.

(1) Dans ma pensée, j'associe le Canada aux Etats-Unis.

ANTHONY RALPH.

## MIRAMAR

(Suite et fin.)

Un profond silence succéda au tumulte et aux cris de l'assaut.

Alors on vit un homme en uniforme de général mexicain, le pantalon noir dans ses hautes bottes à l'écuylère, la redingote noire aux épaulettes d'or, apparaître sur le remblai du premier retranchement ; il promena un regard tranquille autour de lui, puis descendit d'un pas ferme, suivi d'autres généraux.

Les juaristes le saluèrent par un formidable : *Vive la Liberté !*

Ils avaient reconnu l'empereur ; Maximilien marcha droit au général Corona, qui commandait le corps des volontaires américains, connu sous le nom de *Légion d'honneur*, et composé d'une cinquantaine de cavaliers, ayant tous rang d'officiers.

“ Général, lui dit-il, je suis trahi par les hommes et la fortune : il y a assez de veuves et d'orphelins, voici mon épée.

— Sire, s'écria Corona, oubliant que ce n'était plus à l'empereur qu'il parlait, Sire, gardez votre épée.”

Il invita Maximilien à remonter à cheval, et l'escorta avec les autres prisonniers jusqu'au couvent de Santa-Teresita.

L'empereur et ses généraux furent enfermés dans les caves de ce cloître, et non seulement ils durent coucher sur la terre nue, mais ils eurent à souffrir de la soif et de la faim.

Les prisonniers restèrent trois semaines à La Capuchina, ignorant ce qu'il adviendrait d'eux. Les juaristes semblaient embarrassés de leur proie.

Mais le 10 juin, on leur annonça que Juarès avait donné l'ordre de les faire passer en conseil de guerre, et qu'ils seraient jugés le 12.

“ Où me conduisez-vous ? demanda Maximilien à l'officier qui vint le chercher.

— Devant le conseil de guerre.

— Où a-t-il lieu ?

— Au théâtre.

— Au théâtre ?

— Oui.

— Je n'irai pas. Je vous déclare que je ne sortirai pas d'ici pour me donner en spectacle dans un théâtre et y être jugé comme un comédien. Sortez.”

L'officier comprit qu'il ne viendrait à bout de ce refus que par la force : il se retira.

Les généraux Miramon et Mejia furent traînés sur la scène, où siégeait le tribunal. Le théâtre était bondé jusqu'au faite, comme en un jour de grande représentation ; de plus, le spectacle était gratuit.

Les débats durèrent trois jours. L'empereur était accusé d'usurpation de pouvoirs, d'excitation à la guerre civile, et du meurtre de 40,000 libéraux pendus et fusillés à la suite de l'ordonnance du 3 octobre 1865, arrachée, comme on sait, par Bazaine.

Le 15 au matin, le général Escobedo se présenta dans la prison de Maximilien, tenant en main le jugement de la cour.

L'empereur, qui ne s'abusait point sur son sort, lui dit avec douceur :

“ Lisez, général, je vous écoute.”

Maximilien, ainsi que ses deux généraux, Miramon et Mejia, étaient condamnés à mort.

“ C'est bien ! fit l'empereur avec cet air doux et calme qui lui était habituel. La loi du 3 octobre était faite contre des brigands ; et ce jugement est fait par des assassins ! ”

Escobedo mit la main sur son revolver en murmurant : “ Misérable ! ” Mais se ravissant, il répondit : “ Le condamné a le droit de maudire ses juges.”

Maximilien lui tourna le dos ; Escobedo sortit.

L'exécution était fixée pour le lendemain, mais elle fut remise au 19, sur l'ordre de Juarez.

Aussitôt les ambassadeurs de Prusse et d'Angleterre se rendirent auprès du président, à San Luis de Potosi, dans l'espoir d'obtenir la grâce du condamné ; Juarez fut inflexible, il déclara que cet exemple était nécessaire pour assurer l'avenir de la République.

Dans la nuit du 18 au 19, Maximilien demanda des ciseaux. On les lui refusa. Il supplia alors le geôlier de couper lui-même une mèche de ses cheveux. Quand l'opération fut faite, il écrivit cette lettre à l'impératrice Charlotte :

“ Ma bien-aimée Charlotte, si Dieu permet que tu guérisses un jour et que tu lises ces lignes, tu apprendras la cruauté du sort qui n'a cessé de me poursuivre depuis ton départ pour l'Europe. Tu as emporté avec toi mon bonheur et mon âme. Pourquoi ne t'ai-je pas écoutée ? Tant d'événements, hélas ! tant de catastrophes inattendues et imméritées m'ont accablé, que je n'ai plus d'espérance au cœur et que j'attends la mort comme un ange de délivrance. Je meurs sans agonie. Je tomberai avec gloire, comme un soldat, comme un roi vaincu. Si tu n'as pas la force de supporter tant de souffrance, si bientôt Dieu te réunit à moi, je bénirai sa main paternelle et divine qui nous a si rudement frappés. Adieu ! adieu !

“ Ton pauvre Max.”

Il baisa cette lettre, y enferma la boucle soyeuse et blonde de ses cheveux et réunit cette missive à d'autres écrites à sa mère, à l'archiduchesse Sophie et à plusieurs de ses amis. J'ai vu quelques-unes de ces lettres ; elles sont en français, d'une écriture droite, calme, assurée ; la belle âme de ce prince romanesque s'y reflète tout entière et on comprend l'irrésistible sympathie qu'il exerçait. Aussi a-t-il fallu, pour obtenir sa condamnation à mort, des juges qui ne l'avaient jamais vu, des généraux qui ne l'avaient jamais approché.

Au coup de six heures la porte de sa prison s'ouvrit.

“ Je suis prêt,” dit Maximilien en s'avancant vers l'officier qui venait le chercher.

Et, comme il franchissait la porte du couvent, il s'écria en levant les yeux vers le ciel :

“ Quelle belle journée ! j'ai toujours rêvé de mourir par un beau soleil, un matin d'été.”

Il monta dans la première voiture ; les généraux Miramon et Mejia le suivirent, avec le prêtre qui les avait confessés ; accompagnés d'une escorte de quatre mille hommes, ils furent conduits à travers la ville jusqu'au Cerro de la Campana. Ils se tinrent debout pendant le trajet, la tête haute et le sourire aux lèvres ; ils étaient vêtus avec soin, comme s'ils se rendaient à une fête. Le peuple qui encombrait les rues, qui se suspendait aux fenêtres et se penchait sur les toits, les regardait passer dans une admiration muette. Le sang-froid et la tranquillité de cet empereur qui allait mourir frappait les plus indifférents. Les femmes se détournèrent pour cacher leurs larmes, car Maximilien était vraiment beau, avec ses magnifiques cheveux blonds partagés par une raie qui descendait jusqu'à la nuque ; ses yeux bleus étaient si purs et avaient une expression si caressante, et ses mains blanches, aux doigts effilés, avaient tant de noblesse et d'élégance.

Au dernier détour de la route, le général Mejia pâlit et se cramponna au rebord de la voiture. Il venait d'apercevoir sa femme, les cheveux en désordre, les yeux hagards, un enfant nouveau-né au sein, errant comme une folle à travers la foule. Mejia se cacha derrière ses compagnons, ferma les yeux et étouffa un sanglot.

Le cortège arriva au pied de la Cerro de la Campana : on avait choisi pour la place de l'exécution l'endroit même où Maximilien s'était constitué prisonnier.

L'empereur sauta légèrement à terre, épousseta ses habits, et s'approchant du piquet d'exécution, il distribua à chaque soldat un once d'or.

“ Visez bien, mes amis, leur dit-il, ménagez mon visage, tirez au cœur.”

Un des soldats pleura.

Maximilien alla à lui et lui offrit son étui à cigares en filigrane d'argent, enrichi de pierres précieuses :

“ Garde cela, mon ami, en souvenir de moi ; cet étui a appartenu à un prince qui était plus heureux que moi.”

L'officier subalterne qui devait com-

mander le feu s'avança vers lui et le pria de lui pardonner.

“ Mon enfant, lui répondit Maximilien avec une amabilité enjouée, un soldat doit toujours obéir aux ordres qu'il reçoit ; son devoir est de faire son devoir.”

Se tournant alors vers les généraux Miramon et Mejia :

“ Venez, mes braves, que je vous embrasse ! ” leur dit-il.

Il les pressa contre sa poitrine et ajouta : “ Dans quelques minutes, nous nous retrouverons dans un autre monde.”

Puis s'adressant à Miramon :

“ Général, au plus brave, la place d'honneur ! Prenez la mienne.”

Comme Mejia était très-abattu par le triste spectacle de sa femme folle, Maximilien pressa encore une fois sa main dans les siennes, en lui disant :

“ Dieu n'abandonne pas ceux qui souffrent et qui restent ; quant à ceux qui partent et qui ont injustement souffert, ils trouvent leur récompense dans l'autre vie.”

Un roulement de tambour annonça que le moment fatal approchait

Maximilien fit quelques pas, monta sur une pierre, et, d'une voix sonore, adressa ces mots aux soldats et à la foule :

“ Mexicains : les hommes de ma condition et de ma race, et animés de mes sentiments, sont destinés à faire le bonheur des peuples ou à en être les martyrs. Ce n'est pas une pensée illégitime qui m'a conduit au milieu de vous, c'est vous-même qui m'avez appelé. Avant de mourir, laissez-moi vous dire que j'ai employé toutes mes forces en vue du bien. Mexicains, puisse mon sang être le dernier que vous verserez, et puisse le Mexique, ma malheureuse patrie d'adoption, être heureux ! ”

Dès qu'il eut repris sa place, un sergent vint ordonner à Miramon et à Mejia de se tourner : condamnés comme traîtres, ils devaient être fusillés de dos.

“ Au revoir, mes bons amis,” leur dit encore Maximilien, et, croisant les bras, il attendit avec l'impassibilité d'une statue.

Au commandement de : “ Portez armes ! ” une rumeur de protestation et de menace s'éleva de la partie de la foule composée d'Indiens, que leurs superstitions et leurs croyances avaient rattachés à l'empereur. D'après leurs traditions, un homme blanc doit venir un jour pour les affranchir et les sauver, et ils croyaient que ce Messie était Maximilien.

Les officiers se retournèrent en brandissant leur sabre, puis on entendit le commandement de : “ Jetez feu ! ”

— Vive le Mexique ! cria Miramon.

— Charlotte ! Charlotte ! s'écria Maximilien.

La détonation couvrit leurs voix.

Quand la fumée fut dissipée, trois cadavres étaient étendus sur le sol ; celui de l'empereur avait été frappé de cinq balles. On les mit dans les cercueils qui avaient été disposés à quelques pas de la place d'exécution, et ils furent emportés au milieu de la même escorte au couvent des Capucins.

“ Maintenant que l'empereur est mort, nous voulons dignement enterrer l'archiduc,” dit le colonel Miguel Palacios, auquel la garde du corps de Maximilien avait été remise.

On l'embaumait et on plaça le cercueil dans une crypte.

L'ambassadeur de Russie, M. le baron Magnus, réclama en vain le corps du malheureux empereur ; il fallut que le vice-amiral Tegetthof vint lui-même le demander au gouvernement mexicain, en novembre 1867. Tegetthof obtint en même temps l'élargissement des soldats autrichiens encore prisonniers, ainsi que la grâce du prince Salm-Salm qu'on avait également condamné à mort.

Maximilien laissera dans l'histoire le souvenir d'un homme de bien et d'un roi martyr. Jamais on ne put lui arracher une condamnation à mort, et le jour où il expirait sous les balles juaristes les crimes d'un autre, ce n'était pas des canons qu'il se faisait envoyer d'Europe, mais deux mille rossignols qu'il avait achetés dans le Tyrol pour en peupler son Empire.

(Correspondant)

VICTOR TISSOT.